

**Le Terrain, le joueur
et le consultant
— TERRAINS ET JEUX À
PLEYEL**

**Atelier de recherche
et de création label-
lisé par la Maison
des Sciences de
l'Homme Paris-Nord
— 08 & 09.10.2018**

Introduction : TERRAINS ET JEUX À PLEYEL

Le workshop TERRAINS ET JEUX À PLEYEL s'inscrit dans une démarche à la fois empirique et réflexive autour du projet artistique d'accompagnement des transformations urbaines du quartier Pleyel LE TERRAIN, LE JOUEUR ET LE CONSULTANT mené conjointement par le collectif d'artistes et chercheurs GONGLE et la coopérative culturelle CUESTA, à l'initiative de Plaine commune et la ville de Saint-Denis.

L'enjeu de cet atelier, à partir des matériaux récoltés au fil du projet et de témoignages, est d'éclairer une expérience artistique de terrain et son contexte de réalisation à la lumière de différentes approches scientifiques. Des chercheurs de disciplines variées sont réunis pour apporter un point de vue sur ce qui a été produit, en mobilisant leurs ressources théoriques et leurs références propres.

Le premier jour de ce workshop est consacré à la découverte du quartier Pleyel et du projet artistique. Le second est envisagé comme un atelier d'écriture, avec l'objectif pour chaque chercheur de produire un écrit à partir de sa traversée du quartier, des matériaux et d'un entretien avec un témoin du projet. Ce corpus de textes permet d'éclairer ce qui s'est fait et à quoi sert ce projet. Les productions issues de l'atelier sont réunies dans cette publication.

À l'image des étapes précédentes du projet, une règle du jeu a été posée : prendre connaissance d'un projet, de son contexte et de ses acteurs pour produire une pensée réflexive dans un temps très court. Cet exercice a été compliqué pour les chercheurs, interrogeant non pas leur capacité à produire de la réflexion et du discours, mais à livrer cette production sans relectures, corrections, recherches complémentaires. Nous saluons leur engagement dans la partie et leur goût du risque à l'image de celui de tous les participants aux expérimentations artistiques, sportives et urbaines du TERRAIN, LE JOUEUR ET LE CONSULTANT.

BINÔME #1 — OÙ EST LA SCÈNE ?

Thomas Horeau, docteur en études théâtrales, et
Charlotte Arnaud, scénographe au sein du groupe de
chercheurs et d'artistes GONGLE

« COMPTE RENDU D'UNE TROISIÈME MI-TEMPS SANS BIÈRE », par Thomas Horeau

*On espère y gagner en lucidité ce qu'on y
perdra en exaltation.*

Lieu: Maison des Sciences de l'Homme Paris
Nord. On espère poursuivre la réflexion au bar,
et peut-être, à nouveau, sur le terrain.

Date: 9 octobre 2018, soit quatre mois
après LA GRANDE RENCONTRE. Personnes présentes :
représentants de la coopérative CUESTA, du
groupe GONGLE, cinq chercheurs invités par les
deux structures.

Objectif: refaire le match, ou plutôt
comprendre le match, ou plutôt comprendre ce
qui s'y est joué.

Précision: le chercheur en études
théâtrales devra se focaliser sur les questions
de scénographie. On lui demande de réfléchir
à la question suivante: où est la scène ?
Le présent compte rendu se veut donc une
tentative d'apporter des éléments de réponse
à cette question.

Méthode d'écriture du compte-rendu :
consulter le compte-rendu du projet. Mais
aussi, se souvenir de l'événement, revoir le
gymnase fermé un lundi matin, consulter
les documents rassemblés, discuter avec
la scénographe de l'événement et avec les
autres chercheurs, écouter des extraits de
l'enregistrement de LA GRANDE RENCONTRE¹, écrire
sans trop attendre.

DESCRIPTION SUCCINCTE DE L'OBJET LA GRANDE RENCONTRE – TOURNOI THÉÂTRALISÉ

LA GRANDE RENCONTRE s'est tenue le 23 juin 2018 au
Gymnase Aimée Lallement à Saint-Denis.

Information pratique: GPS inopérant.
Pour s'y rendre, demander son chemin à un
passant. Choisir de préférence un passant-
habitant, plus rare mais plus fiable ; le
passant-salarié risque de vous indiquer son
lieu de travail.

Information Wikipédia: Aimée-Marie
Éléonore Lallement « né le 16 août 1898 à
Givet, décédée le 11 septembre 1988 à Reims,
est une militante associative, socialiste et
féministe qui fut championne du monde dans
les épreuves du 110 m et du lancer du javelot ».

À l'extérieur du bâtiment, derrière
les imposantes grilles exceptionnellement
ouvertes, sur les terrains de basket, une
buvette et un complexe de stands sont
installés. On peut se maquiller en supporter,
jouer au tir à l'arc ou au chamboule-tout,

peindre des bâches de supporters, s'allonger
sur des transats, et écouter des « cartes
postales sonores » – pièces sonores réalisées
avec les acteurs du quartier.

Le tournoi se tient à l'intérieur du
bâtiment. Le cœur de l'événement consiste en
effet en une compétition sportive opposant
une dizaine d'équipes chacune composée de
groupes impliqués de près ou de loin dans le
projet de transformation urbaine du quartier
Pleyel. Pour accéder à la liste des équipes
engagées dans la compétition et connaître
leurs revendications, voir le tome 2 du compte-
rendu général du projet LE TERRAIN, LE JOUEUR ET LE
CONSULTANT, pages 325 à 408².

Des équipes représentant par exemple
les salariés d'EDF, la Mission publique, le conseil
citoyen, les usagers de l'Antenne jeunesse, le
collectif de défense de la butte, un groupement
d'architectes et de promoteurs, s'affrontent
dans des matchs d'une durée de 8 minutes.

Les joueurs arborent le blason de leurs
groupes sur leurs maillots, qui témoignent de
leurs attachements et de leurs aspirations – un
arbre, la tour Pleyel, une carte de l'échangeur,
un chapiteau, un banc public, un arbre, des
transports en commun, la tour Pleyel, un vélo,
un arbre...

Chaque équipe possède également un
hymne composé pour l'occasion. Quelques
extraits :

— Équipe Les Désenchantés : « Aujourd'hui
nous vivons au milieu des bureaux, ¶
l'autoroute nous barre l'horizon, [...] Préparons les bulletins, courage
luttons » ;

— Équipe Lumières Pleyel : « Demain naîtra
de ces vieux paquebots, ¶ une double
skyline de logements et de bureaux, ¶ les
rez-de-chaussée ouverts sur le vert, [...] Tout ce qu'on souhaite c'est que vous
aimiez ce nouveau quartier. N'hésitez pas
à venir nous en parler » ;

— Équipe Pleyel : « Des bâtiments, un
terrain de foot, des immeubles, des
barbecues, un hôtel. ¶ Demain, plus de
problèmes, on a des villas [...] Combien
de temps ça va durer ? ¶ On attend la
ligne 16 et on verra bien les gagnants et
les perdants ».

— Équipe Mission Publique : « Demain nous
imaginons : ¶ un quartier exemplaire, ¶ un
quartier tout vert, ¶ ludique et animé, ¶
pour les enfants, apaisé » ;

— Équipe Les Défenseurs de la butte : « La
variante proposée par l'équipe Mission
publique, ¶ détruit des espaces paysagers
classés. ¶ Le brouhaha du monde, une
circulation chaotique, ¶ de tout cela nos
yeux sont lassés ».

Pendant que se déroulent les parties, les
remplaçants sont invités à chanter ou à lire
leur hymne et à rendre compte de leurs points

de vue ou de leurs attentes vis-à-vis du projet de transformation urbaine ; des contradicteurs issus d'autres équipes interviennent parfois. Quand le cours du jeu ne les interrompt pas – un but, une action palpitante –, les équipes prolongent donc l'affrontement sur le terrain de l'argumentation.

Le jeu s'apparente au football mais quelques règles diffèrent. Du point de vue sportif, les aménagements consistent essentiellement à simplifier et fluidifier le jeu. On privilégie l'auto-arbitrage, l'entente, la conciliation. D'ailleurs, l'arbitre est une clown. Du point de vue théâtral, les défaites et les victoires (les buts marqués ou encaissés) sont célébrés par une chorégraphie originale dont la qualité d'exécution compte pour le score final. Le cours du jeu peut également être interrompu pour donner lieu à une « prédiction ». Un joueur met alors en scène une action à réaliser. La description de cette action qui doit proposer une analogie entre une tactique de jeu et une stratégie de mise en œuvre d'un projet urbain, doit permettre in fine de faciliter la victoire de l'équipe. La prédiction, à la différence de la revendication, est un énoncé performatif. Dans le cadre de ce jeu, dire, c'est faire. Le ralenti enfin, permet aux joueurs de prendre leur temps et de réaliser des actions et des projets que la gravité et la rapidité des échanges n'autorisent pas en condition réelle. Pour une description détaillée des règles du jeu, se reporter à la notice TO BUT OR NOT TO BUT, dans le compte-rendu de LA GRANDE RENCONTRE³.

Le jeu est commenté en direct, comme dans une retransmission audiovisuelle. Le propos qui se dégage de l'ensemble est donc un entrelacs de plusieurs discours : la narration propre à la confrontation sportive, les prises de paroles des joueurs et le métadiscours des commentatrices.

Dans le public, on regarde, on s'occupe des enfants, on commente le jeu ou les interventions orales, on discute.

REMARQUES

Au théâtre, la scénographie, c'est le dispositif qui organise spatialement le champ de regard et la relation entre les acteurs et les spectateurs. Mais, premièrement, dans la Grande rencontre, compte tenu du nombre de participants, la distinction entre les acteurs et les spectateurs n'est pas claire. La disposition de l'ensemble tend à gommer la séparation entre ceux qui agissent et ceux qui regardent. Tout le monde semble avoir un rôle à jouer. Deuxièmement, bien que la disposition frontale nous engage à regarder le terrain de jeu, l'action n'est pas uniquement polarisée sur la confrontation. Tout ne se joue pas là où on regarde. Depuis le banc de touche, les commentatrices et les joueurs prennent la parole. On peine à les voir. Mais on peut

les entendre. Tout n'est pas visible, il faut également tendre l'oreille et se montrer attentif – car il y a beaucoup de bruits et beaucoup d'informations. Il s'agit d'un jeu théâtral, mais on assiste à des confrontations et à des oppositions réelles. Il n'y a pas vraiment de personnage, et on nous raconte des histoires vraies. Même si les vainqueurs du tournoi ne seront peut-être pas les gagnants. Pourtant le palmarès (voir HYMNE + BLASON) est particulièrement révélateur : les équipes Pleyel et Pleyel le quartier se voient décerner « le prix de l'engagement », Les Défenseurs de la butte « le prix de la critique », et l'équipe Lumières Pleyel, « le prix de la prédiction » (rappel : la prédiction a ici une valeur performative). Dans cette mise en scène des rapports de force entre les différents acteurs du projet de transformation urbaine, le drame ne se joue donc pas vraiment sur la scène.

QUESTIONS AUXQUELLES IL FAUDRAIT RÉPONDRE POUR AVANCER

Où est la scène ? Que révèle la scène ? C'est-à-dire, qu'est-ce qui est montré ? Que cache la scène ? C'est-à-dire, qu'est-ce qui n'est pas montré ? Qu'est-ce qui est suggéré et qu'est-ce qui est omis ?

Quelles relations instaure ce dispositif spatial ? Quel type de relation veut-on instaurer dans cet espace ? Quel type de relation voudrait-on pouvoir instaurer dans ce quartier ? Est-ce que scène est le bon mot pour désigner cet espace ?

S'agit-il d'un spectacle ? Où est-ce qu'il faut regarder ? Qu'est-ce qu'on regarde ? Qu'est-ce qu'il y a à voir ici ? Qu'est-ce qu'on écoute ? Qui parle à qui ? Qui est-ce qui parle et qui est-ce qu'on écoute ? Pourquoi, par exemple, on écoute davantage le maire ?

S'agit-il d'une fiction ? Mais alors, que vient faire le maire dans cette histoire ?

Quel rôle joue l'artiste qui organise cet événement ? Quel rôle joue l'acteur du quartier qui se prête à ce jeu ?

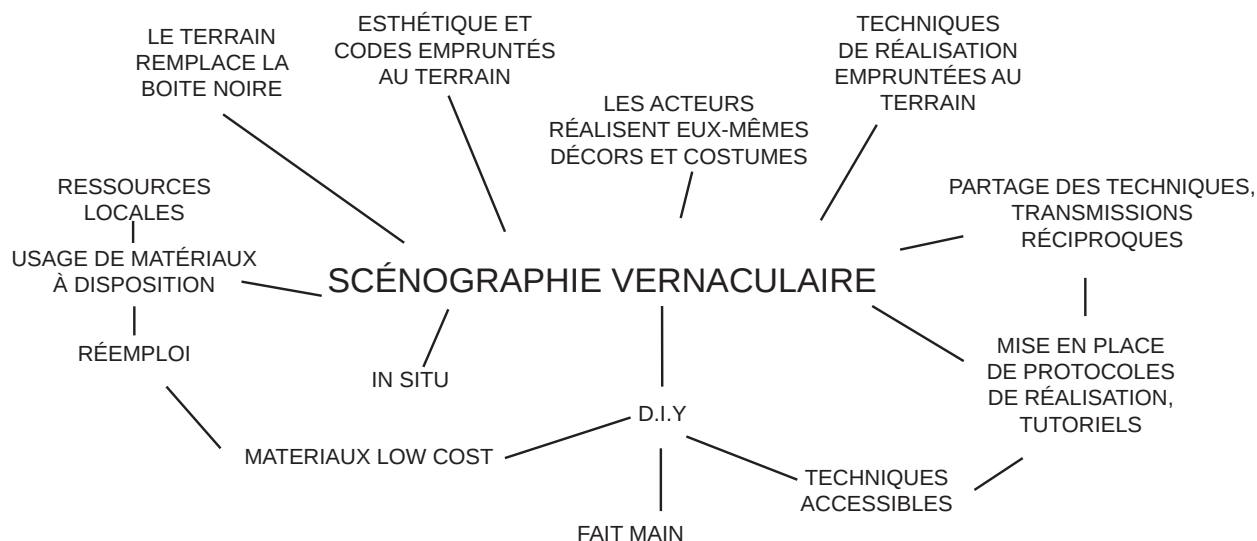
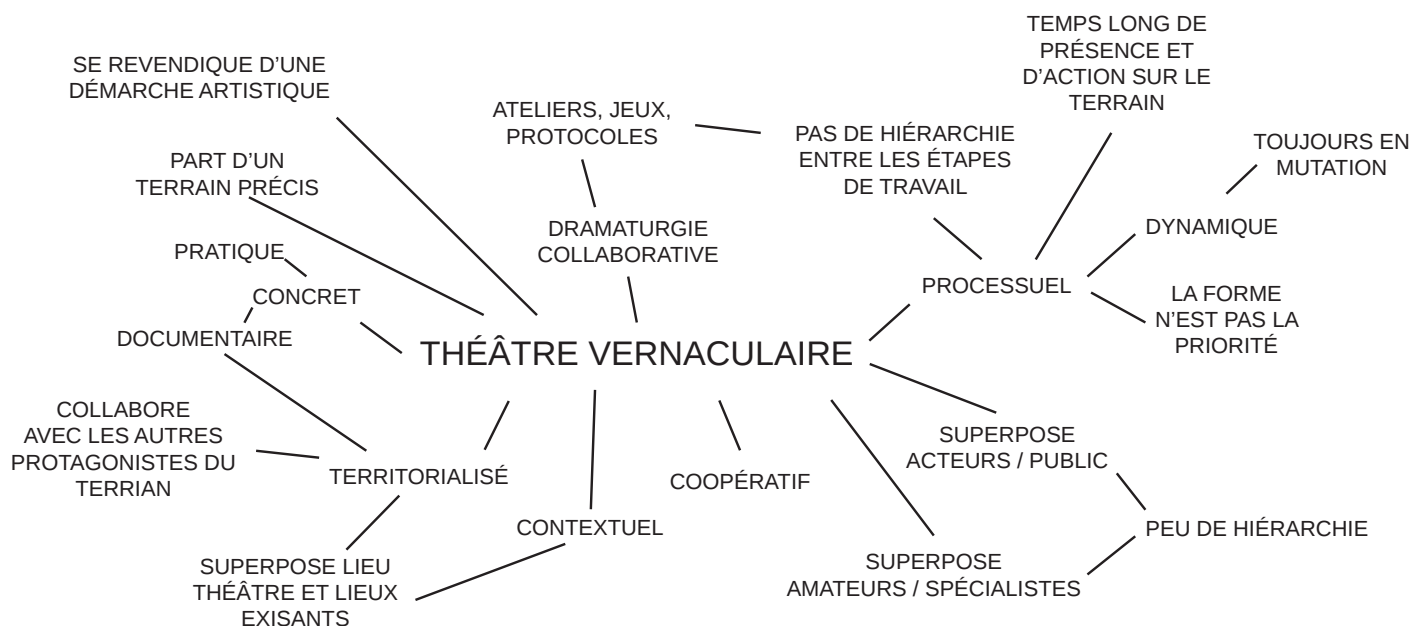
Qu'est-ce qu'on fait ? Où est le théâtre des opérations dont il est question ici ? À quoi est-on invité à être attentif ? Et surtout : à quoi faut-il faire attention ?

¹ www.duuradio.fr/episode/la-grande-rencontre.

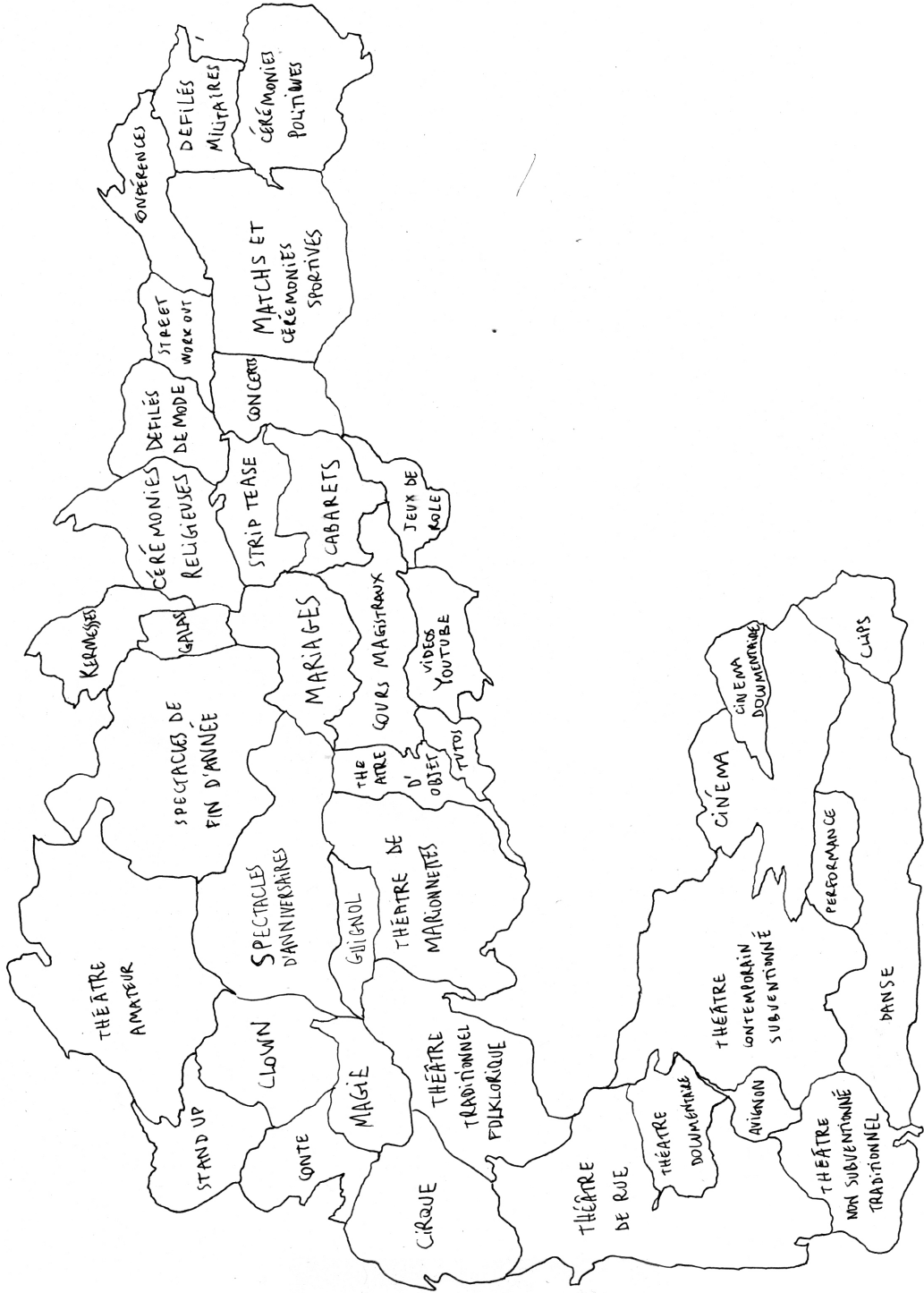
² www.leterrain-lejoueur-leconsultant.tumblr.com/tagged/sentrainersurleterrain.

³ www.leterrain-lejoueur-leconsultant.tumblr.com/tagged/lagranderencontre.

« CARTES DU THÉÂTRE VERNACULAIRE », par Charlotte Arnaud



LES TERRITOIRES DU THÉÂTRE VERNACULAIRE



INSPIRÉ DES CARTES "LES TERRITOIRES DE L'ART MODESTE" D'HERVÉ DI ROSA

BINÔME #2 — EN QUOI UN AMÉNAGEUR OU UN URBANISTE S'INTÉRESSE À L'ART ?

Léa Donguy, doctorante et enseignante en géographie de l'art à l'Université d'Artois, et Benoît Quessard, chef de projet d'aménagement urbain au sein de Plaine Commune

« EN QUOI LA QUESTION ARTISTIQUE INTÉRESSE-T-ELLE UN AMÉNAGEUR/URBANISTE ? »

texte de Léa Donguy basé sur un entretien mené auprès de Benoît Quessard et de Pierre Hiault

Le projet LE TERRAIN, LE JOUEUR, LE CONSULTANT, proposé par le groupe d'artistes et de chercheurs GONGLE et par la coopérative CUESTA, interroge les relations qui se tissent entre la création artistique et les politiques territoriales. Cette question ne s'attache ni aux formes ni aux lieux, mais bien aux pratiques qui se croisent, se confrontent, se rencontrent. L'étude de ces relations envisage l'évolution de l'art commandité par les politiques territoriales et, en miroir, l'évolution des politiques territoriales qui travaillent avec l'art. Si le premier sens de la relation n'est pas ici l'objet de mon investigation, elle reste un élément de compréhension essentielle de ce qui se joue aujourd'hui dans le quartier Pleyel.

Pour comprendre les raisons qui poussent les politiques territoriales à s'intéresser à la création artistique, je m'attarderai tout d'abord à décrire et commenter la commande passée aux artistes. La commande, élaborée par Plaine Commune et la ville de Saint-Denis, révèle les manières de penser ce que peut un projet artistique. La généalogie de la commande passée pour le quartier Pleyel évoque les soubresauts paradigmatiques des agents de politiques territoriales, en l'occurrence ici la direction de l'aménagement de Plaine Commune, incarnée par Pierre Hiault et Benoît Quessard et la direction de la communication et des partenariats culturels, représentée par Valentine Roy.

En parallèle des grandes transformations urbaines en cours dans le quartier Pleyel, transformations qui concernent la Tour Pleyel, l'échangeur autoroutier de l'autoroute A86, le nouveau quartier de gare du Grand Paris Express, l'accueil d'équipements sportifs, du parc et du village olympiques pour les Jeux Olympiques de 2024, la communauté d'agglomération de Plaine Commune a décidé de lancer un appel à projets artistiques. Si les ambitions et les intentions de cet appel n'étaient pas clairement identifiées par les commanditaires eux-mêmes, l'intuition de faire appel à une pratique artistique pour penser ou repenser, pour communiquer, pour œuvrer les projets urbains en cours, voyait le jour. Cette intuition est soutenue par le statut particulier de Plaine Commune et la nature singulière du

Contrat de Développement Territorial (CDT) qu'elle a signé avec l'Etat. En effet, ce CDT labellise la communauté d'agglomération en « territoire de la culture et de la création au sein du Grand Paris » (p.3 du CCTP, cahier des clauses techniques particulières). Toutefois, la compétence culturelle ne revient pas à l'échelon administratif de l'intercommunalité. Sans interroger ici la pertinence et la légitimité à penser une politique culturelle à l'échelon intercommunal, et bien que cette question soit riche en apprentissage, la situation de Plaine Commune interroge. La collectivité ne dispose pas de direction des affaires culturelles (DAC), réservée aux communes, mais engage pourtant des chargés de mission culture dont le rôle est de diffuser la question de la culture et de la création auprès de tous les autres services et directions. Alors, la direction de l'aménagement a été incitée à penser, en collaboration avec la direction de la communication et des partenariats culturels, la commande d'une démarche artistique en parallèle des projets d'aménagement dans le quartier Pleyel.

« Aménagement, mobilité, habitat, espace public, dans toutes ces dimensions, l'art et la culture ont toute leur place pour créer du lien entre les habitants et transformer la ville. La rénovation d'un quartier, la réalisation de nouveaux espaces publics, la construction de logements, sont autant d'occasions de donner une dimension artistique aux espaces urbains pour les rendre plus agréables à vivre »¹.

Les processus de rédaction, de publication de la commande et de sélection par la suite, ne se sont pas faits sans heurts et sans peine. Une première commande avait été rédigée et publiée, première commande particulièrement orientée vers des enjeux de concertation. Seules quelques réponses ont été reçues. Pierre Hiault et Benoît Quessard témoignent tous deux du décalage entre leurs attentes et les réponses qu'ils ont reçues. Certaines proposaient une intervention artistique a-spatialisée ou a-territorialisée, c'est-à-dire une intervention qui ne prendrait pas en compte les caractéristiques spatiales et territoriales du quartier Pleyel. Elles reproduisaient alors dans le quartier Pleyel ce qui avait pu être pensé ailleurs. D'autres, proposées par des professionnels de la concertation, excluaient la dimension artistique. Cette première étape, infructueuse certes, et dont les traces me manquent pour approfondir la réflexion, a amené les commanditaires à se repositionner par rapport à leur intuition et à l'incitation initiale. Ils devaient alors comprendre les raisons pour lesquelles ils faisaient appel à un projet artistique et les attentes qu'ils pouvaient avoir en termes de pratiques, de formes, de conditions de réalisation et de production, en termes d'effets souhaités... Une deuxième commande a donc été rédigée,

intitulée « démarche artistique et culturelle pour l'implication des habitants dans le projet urbain du secteur Pleyel à Saint Denis ». Les intentions exprimées sont encore assez vastes et les enjeux généraux : « accompagner tout projet d'aménagement, en phase études et opérationnelles, d'une approche culturelle et/ou artistique et participative », « accompagner les deux premières années de transformation de ce secteur », « mettre en récit le quartier », « nourrir le projet urbain par une démarche expérimentale in situ », « contribuer à renforcer les liens entre les habitants, les usagers, les acteurs du quartier ». Si les enjeux de concertation et d'accompagnement du projet urbain sont assez clairement posés, et témoignent des attentes des commanditaires, l'action artistique souhaitée est peu décrite et laissée à l'interprétation du répondant.

Pierre Hiault et Benoit Quessard, dans l'entretien réalisé hier (soit le 8 octobre 2018), sont conscients d'avoir précisé leurs intentions et leurs souhaits à la réception des réponses. La lecture de la réponse formulée par GONGLE et Cuesta a induit un changement paradigmatique relativement fort en (ré)orientant, ou du moins en clarifiant les attentes des commanditaires. Si la sélection s'est portée sur le projet LE TERRAIN, LE JOUEUR, LE CONSULTANT, c'est parce qu'il répondait à des critères non clairement identifiés jusque-là. Le comité de sélection, composé du président de Plaine Commune, de l'élue à la culture et de l'élue de quartier de la ville de Saint-Denis, des services de Plaine Commune et de la ville, du conseil de quartier, d'un représentant de la Société du Grand Paris (SGP) et du bureau appelé « Une fabrique de la ville », a fait un choix qualifié de « prise de risque ». Certaines craintes de la part des élus se sont exprimées, craintes attachées à la dimension processuelle, immatérielle et contextuelle de la proposition. En effet, le projet, associant théâtre, sport et participation, s'attache davantage au processus créatif et au contexte urbain dans lequel il œuvre qu'aux résultats matériels potentiels. L'œuvre est dans le processus, dans le déroulé du projet et non dans un livrable matériel défini *a priori*².

Comment alors justifier de ce choix et de l'investissement qui l'accompagne ? Comment soutenir une création spatialisée et territorialisée, dont la conception et la réalisation dépendront entièrement d'éléments de contexte spécifiques ? Plus qu'une production artistique, l'enjeu ici était de soutenir une forme de « résidence », terme mentionné par Benoit Quessard et présent dans la commande telle qu'elle est formulée, incluant artistes, aide à la conception, habitants et maîtrise d'ouvrage. L'intégration de la direction de la culture de la ville de Saint-Denis, de la direction de l'aménagement et de la direction de la communication et des partenariats culturels de Plaine Commune dans le processus artistique, en tant que participants à part entière du projet,

n'était pas envisagée. Elle est maintenant envisagée comme un élément essentiel de réussite du projet, témoin de l'investissement important des commanditaires, non pas dans un objectif de contrôle ou de mise en conformité avec les discours souhaités, mais bien dans une perspective de soutien pour faciliter la réalisation et la conduite du projet.

Cette implication des agents de Plaine Commune et de la ville de Saint-Denis interroge la capacité d'un projet artistique à influencer, à inspirer les manières de faire, les pratiques de métier de ces agents. Elle questionne alors l'évolution des politiques territoriales qui s'engagent avec l'art, évolution que je pense en termes de tournant esthétique des politiques territoriales. L'expression est empruntée à Martine Bouchier qui associe l'esthétique des politiques territoriales à la transformation physique des espaces publics, c'est-à-dire à l'esthétisation formelle de ces espaces. Elle part du principe que travailler la question artistique influence nécessairement les pratiques de ceux qui la prennent en charge.

« De même que l'art peut se transformer et produire de nouvelles formes ou de nouvelles spatialités, la réversibilité des transferts laisse penser que tout domaine investi par les arts peut s'esthétiser à leur contact. »³

L'emploi des termes de tournant esthétique des politiques territoriales est perçue comme péjorative, comme en témoigne la réaction de Valentine Roy, de la direction de la communication et des partenariats culturels, et de Benoit Quessard, de la direction de l'aménagement de Plaine Commune, à l'énoncé de cette expression. Cette interprétation m'a surprise. Elle témoigne d'un décalage entre ce que je conçois comme « esthétique » et ce qui est entendu comme « esthétique » par des agents territoriaux. Un travail de définition, plus précis, me semble nécessaire.

Ce tournant esthétique des politiques territoriales correspond, selon Martine Bouchier, à deux phases successives. Une première étape concernerait l'esthétisation des espaces publics, considérés comme une extension des pouvoirs politiques, ainsi représentés. Une seconde étape concernerait l'esthétisation des espaces qui ne sont pas considérés comme des espaces publics, dans le sens où ne se jouerait pas dans ces espaces, traditionnellement, une représentation du pouvoir. Selon moi cette esthétisation des espaces publics ne concerne pas seulement les modifications formelles, visuelles et physiques des espaces, mais aussi les modifications des usages qu'ils accueillent. Ici, il ne s'agit pas seulement de représentation formelle des espaces et des pouvoirs qui les gouvernent, ni de leur transformation physique, mais surtout des usages qu'ils accueillent, tels que marcher, traverser,

s'arrêter, s'asseoir, consommer, repartir, se rencontrer, discuter etc... Ces usages peuvent être détournés par des propositions artistiques. L'esthétisation deviendrait alors synonyme « d'artification », au sens de « l'apparition d'arts nouveaux (la photographie, le cinéma, la BD) et la transformation de certaines formes d'expression ou de "pratiques modestes" en activités instituées comme art et définies comme genre nouveau »⁴. Le détournement des usages quotidiens constituerait une nouvelle expression artistique qui fonderait un nouveau régime esthétique, qui ne se reposerait pas sur les formes mais bien sur les pratiques. L'esthétisation des espaces publics et des usages qu'ils accueillent amène à les concevoir comme des vitrines d'auto-représentation du pouvoir. S'il est possible d'envisager une esthétisation des pratiques ayant cours dans les espaces publics, serait-il possible de penser une esthétisation des pratiques de ceux qui pensent, conçoivent, régissent les espaces publics, de ceux qui incarnent les politiques territoriales ?

Si l'art a la capacité d'inspirer les domaines qui le prennent en charge, il me semble possible de penser le tournant esthétique des politiques territoriales de deux façons différentes. La première concerne la capacité des politiques territoriales à se représenter, dans les espaces publics ou non. La seconde, qui est celle que je retiens, s'intéresse davantage à leurs capacités à modifier leurs manières de faire, soit leur régime de pratiques, au contact des pratiques des artistes. Si l'expression de Martine Bouchier me paraît pertinente, il me semble nécessaire de la compléter. Le tournant esthétique des politiques territoriales correspondrait alors à une recomposition des manières de produire la ville au contact des artistes, en les intégrant à des projets urbains ou des projets de territoires, dans une perspective de fabrique sensible de la ville ou, comme le dit Benoît Quessard, « de diagnostic sensible » d'un quartier. Ce tournant esthétique est un processus de mise en œuvre d'un régime esthétique⁵ des politiques territoriales, via l'art. Il s'accompagne d'un engouement croissant pour les modèles urbains ou les stratégies de développement économique et territorial s'appuyant sur la création artistique et/ou culturelle, engouement dont atteste la commande passée pour le quartier Pleyel :

« Pleyel se veut un projet emblématique de la culture comme moteur de développement urbain. Pleyel a fait partie des premiers pôles de développement identifiés au sein du Grand Paris, alors appelé "cluster des industries créatives". »⁶

La démarche artistique a influencé les pratiques des commanditaires et leurs aspirations. Mais

s'il est possible de parler d'une esthétisation des pratiques des commanditaires, il s'agirait ici d'une transformation des manières de faire des agents de la ville de Saint-Denis et de Plaine Commune, non d'une esthétisation des pratiques des élus. En effet, l'absence de ces derniers dans la mise en pratique de la stratégie qui consiste à « tirer le fil de la culture » constitue une des « faiblesses de la résidence artistique »⁷. Le manque de portage politique soulevé par Pierre Hiault et Benoît Quessard distingue deux postures différentes. La première correspond à celle des élus qui donnent les grandes orientations des actions à mener. La deuxième relève de celle des agents de la ville et de la communauté d'agglomération qui tentent de mettre en application ces orientations. Le tournant esthétique des politiques territoriales affecte davantage les services techniques des collectivités que les élus en eux-mêmes. L'intervention de Cuesta et Gongle dans le quartier Pleyel a bousculé l'idée que les aménageurs avaient de leur mission, aménageurs qui se sont prêtés au jeu, en acceptant d'être bouleversés dans leurs manières de faire et de concevoir leur cœur de métier. Si cet effet n'est pas intentionnel, la posture qui consiste à se laisser influencer par une démarche artistique est, elle, bien particulière. Accepter de se retrouver bouleversé dans ses pratiques habituelles est un positionnement souhaité et conscient, propre peut-être aux commanditaires du projet Pleyel et à l'équipe qui l'a soutenu. Il illustre, au sens propre et noble du terme, un nouveau régime esthétique des politiques territoriales.

L'expérience de décentrement est une marque de fabrique des projets de Gongle et de Cuesta, garants, dans leur capacité à le mettre en œuvre, d'un bouleversement des pratiques, comme ce fut le cas, pour moi, lors de ces deux jours d'atelier.

¹ Citation extraite du site internet de Plaine Commune.

² Paul Ardenne (2012), *Un art contextuel – création artistique en milieu urbain*, Flammarion, Paris.

³ Martine Bouchier (2014), « Territoires esthétiques », in Serge Dufoulon et Jacques Lolive, *Esthétiques des espaces publics*, L'Harmattan, Paris.

⁴ Nathalie Heinich, Roberta Shapiro (dir.) (2012), *De l'artification. Enquêtes sur le passage à l'art*, Paris, Éditions de l'EHESS, collection Cas de Figure, Paris.

⁵ Jacques Rancière (2000), *Le partage du sensible, esthétique et politique*, La Fabrique édition, Paris.

⁶ p. 5 du CCTP.

⁷ Éléments extraits de l'entretien du 8 octobre 2018.

Sécolène Pruvot, doctorante au sein du programme
URBEUR (Études Urbaines) de l'université Milan-Biccoca,
co-directrice de l'organisation Alternatives Européennes et
coordinatrice du TRANSEUROPA Festival, et Pierre Hiault,
chef de projet d'aménagement urbain au sein de Plaine Commune

« LA VILLE ET LA METROPOLE EN MUTATION »,

texte de Sécolène Pruvot

*Transformation, réinvention, mutation, ¶
la fabrique urbaine se réinvente, tente,
expérimente, crée, ¶ qui fabrique la ville
d'aujourd'hui et demain ? ¶ Les acteurs
sont nombreux, tellement nombreux que l'on
ne peut les dénombrer et seront-ils les
même aujourd'hui et demain ? ¶
Comment réinventer les modes d'action
publique sur le territoire ?*

UNE ACTION PUBLIQUE CRÉATIVE ?

Plaine commune se positionne, se réfléchit.
Elle s'engage dans un processus créatif, elle
énonce sa volonté de tenter de faire bouger
les lignes de l'action publique, et essaie de
la mettre en pratique. Elle s'expose.

Elle commissionne des artistes et
des agents culturels. Ils ont un rôle : faire
émerger les voix peu entendues, engager
ceux qui ne le sont pas, engager la
discussion autrement avec ceux qui le sont.

Dans quoi s'engage-t-elle ?
L'établissement public territorial a-t-il les
moyens de son ambition ?

Qui la suivra ? Seront-ils nombreux et
nombreuses ceux qui – en son sein et au
delà – sont et seront prêts à changer les
modes d'action publique ? A accepter des
propositions qu'ils n'auront pas attendues ?
Auront-ils les capacités de faire vivre les
apprentissages ? De les poursuivre, de les
étendre ?

Sont-ils au cœur du nouveau projet
pour le quartier et la métropole ? Peuvent-
ils être portés au delà des limites de la
compétence territoriale ?

Les défis sont nombreux.

UN DISPOSITIF AUDACIEUX ET AMBITIEUX

LE TERRAIN, LE JOUEUR ET LE CONSULTANT est un
dispositif parmi d'autres, un dispositif sur un
territoire et en un temps donné.

Le dispositif semble mené par le cœur
et avec entrain par ceux qui y croient,
qu'ils soient artistes, acteurs culturels ou
maîtres d'ouvrages. Les motivations sont
nombreuses et peut être diverses, mais elles
se rejoignent à un moment.

Ceux qui croient en l'exercice entraînent

à force de propositions audacieuses sur
le territoire, toute une série de joueurs qui
semble se prêter avec plaisir, joie et intérêt
à un exercice certes récréatif mais aussi
contraignant. Un jeu plus sérieux qu'il n'y
paraît.

Les enjeux sont nombreux : que va
devenir la ville ? Comment vivre dans une
ville en devenir ?

Il y a transgression des formes
d'interaction, des modes de faire. Sur le
terrain, femmes et hommes mélangés,
générations et origines, occupation
professionnelles mélangées. Tous égaux
dans le jeu, au moins l'espace d'un moment.

Cela semble permettre à beaucoup
(jeunes, employés, familles) de trouver
une place qu'ils ne trouvent pas dans les
processus de consultation traditionnels.
Peut-être est-ce possible parce que les
règles du jeu ont changé ? Parce que ceux
qui décident et qui parlent ne sont pas
les même que d'habitude ? Parce qu'ils ne
s'expriment pas comme d'habitude ? Parce
que les artistes se donnent en médiateurs,
organiseurs et coordinateurs ?

LA TRANSMISSION ET L'ÉCOUTE DES VOIX

D'abord il y a les voix qui se font entendre,
elles échangent, forment ensemble,
s'éclaircissent, se présentent.

La procédure est là, la possibilité
d'exprimer son ressenti de la ville et de ce
qu'elle devient, de ce qui en est proposé,
est ouverte et engageante, certains s'y
engouffrent et se prennent au jeu. D'autres
se laissent entraîner, petit à petit.

La pensée devient transmissible,
transmise, entendue. Ceux qui se
rencontrent le font les oreilles grandes
ouvertes.

Les voix subsistent, sous forme de
cartes postales sonores, qui peut être
deviendront les archives fragmentaires de la
ville en devenir.

Les voix et les mots s'impriment, dans
le carnet des hymnes, dans la thèse. Elles
semblent légitimées par leur inscription
dans un document qui pourra venir les
transmettre à ceux qui n'étaient pas là.

ET APRÈS LE JEU ?

Le jeu se veut apprentissage, entraînement.
Le jeu fait vivre une communauté éphémère
qui, dans un temps comme suspendu,
se rencontre, s'écoute, se reconnaît, vit
ensemble.

Mais que reste-t-il du jeu ? Ceux qui y
ont participé auront-ils envie de continuer
l'aventure de l'échange avec l'autre ? Quelle
forme d'échange trouveront-ils lorsque
l'arbitre et le terrain se seront effacés ?
Lorsque les règles du jeu ne seront plus

qu'un imprimé ? Lorsque l'espace et le lieu de rencontre auront été remplacés par d'autres processus ?

D'abord il y a ceux qui y ont participé, qui y étaient. À eux, on peut leur demander.

Que le projet leur a-t-il apporté ? Que pensent-ils du résultat ? Quelles étaient leurs attentes et comment celles-ci ont-elles été satisfaites ? Qu'ont-ils appris et que pensent-ils en faire ? Quels sont les moyens à leur disposition une fois le jeu fini ? Les règles qui régulent la fabrique de la ville ont-elles bougé ? Une réponse pourra-t-elle être apportée à ce qui a été entendu, compris ?

Mais pour les joueurs aussi, les origines, les positions sociales, le genre, le rôle prédéfini et actif dans le projet de développement urbain, un temps quelque effacés, perdurent. Le jeu ne peut pas tout, l'art ne peut pas tout.

Puis il y a tous ceux qui n'y étaient pas, ou très rapidement, ou de loin. Parmi eux, nombreux sont ceux qui sont en position de décision sur ce qu'est la vie dans le quartier Pleyel et ce qu'il va devenir. Le quartier Pleyel n'est pas une île, mais une entité dont le présent et le futur s'inscrivent dans une dynamique métropolitaine, où les acteurs – encore plus nombreux – ont des agendas serrés, notamment avec l'arrivée des JO.

Vont-ils écouter, vouloir comprendre des mots qui ne sont pas les leurs, des outils qui ne sont pas les leurs ? Que pourront-ils en faire ? Qui va les leur transmettre ? Comment ? Les outils fournis sont-ils adaptés ? Comment le leur demander ? Les engager ? À qui revient la responsabilité de porter l'apprentissage et la transmission à l'étape suivante ?

QUELLE TRANSMISSION ET APPRENTISSAGE POUR LE DÉVELOPPEMENT URBAIN ?

La suite du projet LE TERRAIN, LE JEU, ET LE CONSULTANT est à écrire. Pour tous ceux qui y ont été engagés, qui ont pensé un processus qui essaie de faire bouger les lignes de la discussion, la transmission et l'apprentissage semble être un espoir, un désir. Mais transfert n'est pas copie conforme, c'est appropriation, réinvention, réutilisation. Cela nécessite d'être pensé et organisé, au delà des outils imprimés à disposition, il faut penser à ceux qui peuvent les faire vivre et comment.

Les règles sont à écrire également, et ceux qui ont un intérêt à ce que ce qui a été appris se transmette doivent en penser les étapes et les processus de transfert. Devront-ils s'en faire les ambassadeurs ?

Porter les outils produits à la connaissance de ceux qui pensent et décident le développement urbain est une étape. Permettre à d'autre de comprendre, d'apprendre du processus créatif qui

a été mis en place et de ce qu'il a créé pour le projet urbain et pour les équipes engagées dans l'apprentissage en est une autre. Il faudra encore les expliciter. Quels sont les apprentissages ? Par qui et pour qui ? Quelles sont les méthodes les plus intéressantes ? Reproductibles ? Quels sont les éléments qui pourront être réutilisés dans le futur ? Comment améliorer le processus ? Comment le réutiliser dans d'autres contextes, de la mise en place de consultations artistiques créatives avec les différents acteurs, aux modes de travail avec les différents acteurs qui vont faire la ville au-delà des maîtres d'ouvrage ? Peut-on apprendre d'un projet à échelle limitée pour repenser les modes de faire la ville à d'autres échelles ? Pour faciliter l'échange et la discussion avec d'autres acteurs ?

Les questions sont nombreuses, les réponses longues à élaborer. Il semble que le jeu en vaille la chandelle.

Patrick Mignon, sociologue du sport, ancien responsable du laboratoire de sociologie de l'Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance (INSEP), et **Christine Bourbouze**, ancienne directrice de la démarche quartier Pleyel-Confluence

« LES JO DE 2024 SONT UNE OPPORTUNITÉ »

texte de Patrick Mignon

Les JO de 2024 sont une opportunité. Pour Paris, pour la France, pour le 9-3, pour le quartier, pour la ville. Comme pour Londres, Barcelone, Athènes, comme toutes les villes qui accueillent les matchs lors des coupes du Monde de foot. Oui, une opportunité ? Des transports améliorés, des villages olympiques ou de Mondial pour loger par la suite les populations. Mais Athènes endettée, les populations expulsées du centre de Barcelone, comme les habitants des favelas au Brésil, la hausse des loyers et la gentrification à Londres, et sans doute à Carrefour-Pleyel ou ailleurs en Seine-Saint Denis. Des régimes autoritaires, des régimes de corruption s'y engagent, comme des pays émergents aux très fortes inégalités sociales. Et dans les démocraties, pareil ? Non, parce que dans les démocraties on prévoit des procédures, qu'on y a l'obligation de convaincre et d'intéresser et qu'on a fait de la participation des habitants une noble obligation. Projet de gloire nationale où les retombées locales sont aléatoires quand il ne produit pas des effets délétères ? Miroir aux alouettes et manipulation des attentes des simples citoyens ?

Quand on présente une candidature aux Jeux Olympiques, ou à une coupe du monde de football, on entre dans une compétition. Il faut séduire le CIO, la FIFA et mobiliser les acteurs nationaux, les faire travailler ensemble. On dit que la France s'est entraînée pour 2024 en perdant en 2012 face à Londres, à Albertville ou à Lille lors de précédentes sélections. Les grands acteurs, Etat, entreprises, collectivités territoriales, mouvements sportifs doivent apprendre à jouer ensemble. Chacun en attend des retombées : de la gloire, des ressources pour les territoires, de la fierté professionnelles des administrations, des licenciés en grand nombre, des contrats.

Une partie des habitants adhèrent au projet, une autre partie s'en moque, une autre encore, ceux qui sont proches des sites choisis pour construire les équipements, en craignent les retombées négatives. Ils ont peu d'être chassés, peur de ne plus être tranquilles, peur de ne plus être chez eux. La dernière partie en attend ce qu'en attendent

souvent leurs élus : ils voient l'amélioration de la vie quotidienne, l'ouverture, la mobilité, des opportunités.

Car le même jeu se déploie aux niveaux inférieurs. La mairie, ses services techniques, les associations s'engagent. Dans le quartier, même et surtout quand c'est un quartier qui apparaît presque comme un non-lieu, un lieu à l'écart, où les habitants se voient comme un sous-groupe de rang secondaire, définis par les emprises SNCF, EDF, le partage de l'héritage Hotchkiss et les salariés du nouvel espace des banques et le développement des entreprises de services qui seront encore plus nombreuses après 2024. Ils sont loin du centre, non seulement de Paris, mais aussi de la mairie, isolés par le canal, par les voies ferrées, par des échangeurs.

Mais il faut que les habitants participent, pour leur bien, pour la cohésion du territoire local, pour qu'ils sentent que le centre s'intéresse à eux. Pour les élus de la majorité, les JO vont apporter des moyens financiers, les terminus et les connections attendus depuis si longtemps, des nouvelles voies de communication vers Paris, des nouveaux venus vont venir habiter dans de nouveaux logements, de nouveaux élèves pour emplir les écoles. Les aménagements vont réparer les maux dont souffrent ces habitants. Mieux que les emplois-jeunes, mieux que les opérations « sport pour l'insertion » ou « la musique comme mode d'entrée dans le monde du travail ». L'aménagement d'un territoire touchera tout le monde, et il changera la vie.

L'État est démocratique, comme les institutions locales, comme les services municipaux. Qui peut gouverner sans l'assentiment des populations ? Et qui peut dessiner un avenir pour un territoire nouveau ? Les experts, les forces économiques, certes. Mais il faut aussi impliquer les habitants, parler aux habitants, faire parler les habitants, qu'ils disent ce qu'ils veulent pour engendrer une dynamique vertueuse de la modernisation et de la démocratie locale. Il faut définir leur place dans les dispositifs des politiques territoriales.

Le maire et les élus ont en charge les perspectives de maintien des équilibres politiques, du développement de la commune, des relations avec les différents services de l'Etat. Le maire a besoin d'arguments, il a besoin de donner du sens aux décisions qu'il va prendre et à l'attitude vis-à-vis de tous ces acteurs politiques, administratifs, économiques qui vont faire le nouveau quartier. Au-delà des arguments déjà énoncés. Il a besoin de la population, d'être fort pour négocier le partage des ressources que les JO promettent, pour être le bienfaiteur de sa ville. Il a besoin

que la population se manifeste pour que les décisions apparaissent comme le fruit d'un processus démocratique. Ce n'est pas du cynisme, c'est simplement comme cela que les choses se passent lorsque les processus décisionnels dépendent de forces extérieures et étrangères aux réalités locales qui voient petit, proximité, sociabilité ordinaire, vie quotidienne, quand les décideurs voient un bien plus grand, celui de la réussite des Jeux, celui du développement économique.

Une mairie a des forces à aligner pour aller au contact : ses travailleurs sociaux, ses animateurs sportifs et culturels, ses services dédiés à la vie du quartier, les associations qu'elle connaît bien et les procédures d'appel d'offre pour faire entrer dans le dispositif des acteurs qui peuvent être innovants. Certains parmi les acteurs locaux connaissent bien certains de ces spécialistes de l'expression et de la mise en scène des attentes des individus. Ils sont convaincus que la culture et l'art sont des leviers de transformation sociale. Ils connaissent les enfants de la démocratisation culturelle et de la démocratie culturelle, les participants de ce grand mouvement d'expansion des professions artistiques et culturelles des trois au quatre dernières décennies. D'ailleurs, la mairie a compris, à l'exemple donné par des villes voisines, la plus-value apportée par la mise en avant d'un engagement dans la culture. L'art est un levier de l'action politique, c'est certain. Il peut être exposé, montré, le peuple peut aussi aimer le beau. Il peut aussi se diffuser dans les écoles et dans les quartiers. Prendre en compte l'expression des « gens » en la mettant dans une forme d'expression haute. Ce n'est pas que la ville sera plus belle, ou le petit bout de ville, c'est qu'elle sera plus vivante, au moins plus réactive ou qu'elle se sentira mieux prise en compte. Les « gens » donneront peut-être des idées ? Alors, il y aura un projet, le Projet, qui sera artistique, appuyé sur le sport, un sport, le football.

Les jeux de rôle, la GRANDE RENCONTRE, les cartes postales sonores, les affiches. Les entremetteurs en scène savent faire. Ils plongent dans la réalité sociale locale, recueillent les témoignages, acceptent d'être vannés, proposent, créent des lieux et des événements, se font connaître et reçoivent bon accueil chez d'autres spécialistes de la médiation. Qu'ont-ils réussi ? Ils étaient face à des mondes, des petits villages séparés les uns des autres, ils ont surmonté la dispersion produite par la discontinuité des espaces laissés par l'industrie et les services. Ils ont créé, pour un temps, des lieux ou des moments pour se rencontrer. Car passé 18 heures, plus de cafés, pas d'espace où se rencontrer entre gens du quartier où, le midi, côtoyer les salariés.

Les groupes qui se sont constitués pour

la GRANDE RENCONTRE n'étaient pas seulement artifices d'un jeu de rôle. Ils renvoyaient à des réalités sociales : des parents d'élèves, des jeunes fréquentant l'espace jeunesse, des classes d'âge, des salariés, des services de la mairie, des artistes, des experts, des associations, des sportifs. Le Projet n'a pas créé des groupes, il les a révélés, il les a fait connaître. Leurs hymnes composés pour la Grande rencontre ont exprimé des revendications, des souhaits, des rêves. Vains ?

« On n'y avait pas pensé » dirent-ils lorsque l'association leur proposa un nouveau plan d'aménagement. Trois mois de travail d'habitants, militants de leur petite cause, contre trois années ou plus de réflexions et de planification d'experts issus des grands corps de l'Etat. Une reconnaissance et une victoire. Est-ce durable ? Il existe plein de petits combats : quid du supermarché qui est nécessaire pour les habitants présents et à venir ? Quid du fonctionnement des équipements sportifs, très beaux, presque parfaitement fonctionnels, mais dont l'accès est limité par des horaires d'ouverture trop restreints ?

Sont-ils devenus acteurs ? Ont-ils modifié le projet ? Sortent-ils renforcés pour intervenir sur le projet d'aménagement du quartier ? Quelle place auront-ils dans le nouveau paysage de la ville ? Les individus vont-ils demeurer définis par le groupe ou vont-ils aller voir ceux qu'ils ont croisés une fois, vont-ils faire ou accepter ce petit signe de reconnaissance d'avoir participé ? La participation au jeu avec les autres groupes a-t-elle suscité l'envie de continuer avec ces autres groupes ?

Le constat de la mobilisation de certains fait aussitôt rebondir sur la question de ceux qui n'étaient pas là. Qui étaient les absents de la Grande rencontre ? Les salariés, sauf un groupe doté d'une identité professionnelle forte. Les expulsés, écrasés par leur sort ? D'autres qui cherchent à se séparer des autres ? Ira-t-on jusqu'à dire qu'il y a des fantômes qui hantent les consciences ou les représentations ?

On peut prendre cela de haut et voir ce processus avec cynisme comme une œuvre de manipulation, de légitimation de décisions déjà prises. La sociologie est soupçonneuse. Certains ont les clés en main : l'Etat qui se désengage et qui donnera moins aux territoires, mais recueillera la gloire des médailles, des satisfécits pour sa bonne gestion de l'accueil de la grande organisation sportive internationale, des médias, des sportifs, les entreprises et les grands groupes qui bénéficieront de meilleures conditions de travail, de nouveaux habitants qui auront plus grand, plus neuf, pas si loin de Paris ou du centre de Saint-Denis. Il y aura les perdants et ceux qui ont déjà perdu,

ils seront expulsés ou sont déjà en train de l'être.

Ici les souvenirs d'un cours de philosophie. Le clinamen. Lucrèce, philosophe matérialiste qui ne croit qu'aux atomes qui composent la matière, des pierres et des humains. Ils tombent comme une pluie suivant la loi de leur pesanteur et rien ne se passe, ils tombent, ils reproduisent l'ordre de la pesanteur. Sauf des accidents, un obstacle qui produit une légère déclinaison de leur trajectoire et qui les met en contact, les affecte, les réoriente et change le cours des choses. Un vent, un courant, d'autres atomes. La société est pesante, les politiques publiques, l'organisation économique, les dispositifs de maîtrise, les structures sociales. Elle change, sans vraiment bouger, sans toucher à ce qui la rend si dure. On hésite entre le souhait de déclencher la tempête pour que tout change ou les petits gestes qui la rendent plus humaines.

L'association née des interactions quotidiennes est un petit geste, un clinamen, un écart. Construire un pont peut être un petit geste qui lie des territoires et des groupes. Cela peut être aussi la gueule de fer d'une pelleteuse et le flot déversé par la bétonneuse. Devenir une cité qui reçoit chaque jour quelques milliers de travailleurs et les rend chaque soir au métro. Sauf si... On peut mettre des obstacles sur la route qui seront des procédures à suivre, des injonctions à faire s'exprimer, des acteurs étrangers au lieu qui créent des opportunités, qui proposent des espaces d'échange. Peut-on obliger les gens à s'exprimer ? Non sans doute, cela frise la manipulation, comme faire croire que cela va changer les choses. Quelqu'un a dit « dorer la pilule ». Oui mais quand même, peut-être n'ont-ils jamais appris à s'exprimer en public ? Peut-être est-ce reposant, gratifiant, enrichissant de parler de soi, de raconter sa vie, d'être écouté ?

Le Projet a créé une dynamique, il a remué les individus, a fait voir différemment certains groupes. Il laisse du désir peut-être, des souhaits, ils sont sur les blasons, des émotions partagées. Il a créé des liens, faibles peut-être mais on sait que ceux-ci sont des ressources fortes. Qui prend le relais pour entretenir le désir, faire revivre les émotions, leur donner une forme. Une association ? Un lieu ? Des médiateurs ? La transformation de certains rôles ?

BINÔME #5 — ÉCOSYSTÈMES ET DES INTERACTIONS SOCIALES
Joanne Clavel, docteure en Ecologie et Evolution rattachée au Museum d'Histoire Naturelle et chercheuse associée au département de danse de l'Université Paris 8, et Valentine Roy, chargée de mission culture au sein de Plaine Commune

« SOCIO-ÉCOSYSTÈME À PARTIR DU PROJET ARTISTIQUE LE TERRAIN, LE JOUEUR ET LE CONSULTANT »,

schéma et texte de Joanne Clavel basés sur un entretien mené auprès de Valentine Roy

La figure présentée en annexe à ce texte résulte de ma participation au workshop TERRAINS ET JEUX À PLEYEL en octobre 2018. La consigne des membres du projet artistique était de comprendre les interactions sociales en termes écosystémiques sur le territoire du quartier Pleyel. Il me fallait donc traquer les *acteurs* du quartier et les signes de *leurs interactions* à partir du dispositif artistique. Comme pour toute figure elle tend à organiser autant qu'à figer dans les mémoires, j'expose ci-dessous son processus de production et revient sur la récolte des informations à travers mon expérience vécue. L'enjeu graphique est de présenter spatialement la dimension *interactionniste* des différents acteurs en lien avec le territoire Pleyel (quartier de Saint-Denis), et pour contrecarrer cette « mise en objet » des différents agents j'appuie volontairement les quelques traits de l'enquête sur la modalité du récit, proche du journal de bord. Une fois la collecte rassemblée, et affinée grâce aux échanges avec CUESTA, je remplis dans le logiciel *gephi* les intervenants humains et chimiques, locaux et hors-sol, vivants et bétonnés et rentre une à une les interactions comprises lors du workshop. Je positionne ensuite dans l'espace les agents selon un gradient vertical de temps passé sur le territoire. Je choisis d'abord l'horizontalité avant de saisir que la verticalité semble présenter un enjeu spatio-temporel que je ne pourrai malheureusement explorer : le temps passé sur les lieux semble inversement corrélé au *pouvoir sur les lieux*.

Après un café à l'Antenne Jeunesse du quartier Pleyel en présence de quelques habitants, nous participons ensemble à une description du lieu, chacun de son *point de vue*. Quelques tours de table passés, nous sommes entraîné.e.s aux détails ; et c'est fort de cette habilité à varier les modes de regards (périphérique, focal) que nous sortons visiter le quartier Pleyel équipé.e.s de nos extensions numériques. La cartographie sonore, éprouvée lors de la marche dans le quartier Pleyel, a été réalisée par l'équipe artistique en 2017. Le montage des voix des habitants du quartier donne à entendre leurs désirs, leurs jugements, leurs rêves quant aux transformations passées et futures.

Le manque de nature est une composante récurrente, tout comme le « droit à un air pur », la pénurie des équipements sportifs ou quand ils existent leur accès limité. J'ai ainsi arpenté le quartier Pleyel, observant les dernières friches de sols vivants, qui d'ici cinq ans seront imperméabilisés et bétonnés. Le passage au stade du Landy me lance sur la piste des particules microscopiques de plastique, une courte discussion avec le gestionnaire du stade confirme qu'il s'agit d'un terrain « synthétique », un couvert dérivé de la fabrication de pneus. On amortit les appuis footballistiques pour préserver genoux et chevilles en respirant un petit cocktail de produits chimiques. Quand prendre soin de son arthrose cultive son cancer, étrange conception du corps en mouvement.

À l'école Lili Boulanger, on attend de beaux bâtiments tout neufs. Du préfabriqué actuel on observe les travaux de construction, le directeur ne sait pas trop pourquoi le chantier a été arrêté de mars à septembre. Peut-être, encore une fois, ces invisibles polluants ? La future école est construite sur l'ancienne usine Hotchkiss qui fabriquait armes, munitions, pièces automobiles détachées et voitures. Peut-être que les hydrocarbures, les pyralènes, les métaux lourds sont responsables de l'arrêt du chantier ? Je pense à la *transcorporité* entre ces composés chimiques et ces divers habitants (animaux, végétaux, bactériens, fongiques), une enquête *multispecies* sous l'angle des nouveaux matérialismes. Dans le club-house de l'école Lili Boulanger, on observe les blasons créés par chaque équipe de foot : des étoiles et des arbres, des vélos et l'échangeur de l'A86, des grues et des terrains de foot, et la tour Pleyel.

La voilà, la tour Pleyel apparaît à l'horizon, personne ne peut la manquer dans le paysage, elle trône. J'entends les doutes des habitants sur le qualificatif de sa beauté, mais elle est connue et reconnue, admirée et fantasmée. Elle est *menhir* dans le paysage, comme objet situé qui structure l'espace euclidien mais aussi l'espace vécu, elle est repère dans la ville telle une boussole. J'entends en écho l'artiste Francesco Careri du collectif Stalker, avec qui j'ai « gagné l'espace en perdant mon temps » lors de dérives urbaines les deux jours précédents. La pause déjeuner s'effectue aux Bons vivants, une brasserie qui grouille à midi. Le restaurateur fait figurer sur la carte des menus la tour Pleyel rénovée. Ironie du sort, j'apprendrai quelques heures plus tard que ce même projet de rénovation urbaine menace de l'exproprier. Est-il au courant ?

Je rencontre Valentine pour un entretien enregistré, elle s'occupe de la communication et des partenariats à Plaine Commune, plus précisément elle est cheffe de projet sur le « Territoire de la culture et de la création ».

Elle prend le temps de m'expliquer ces titres et l'impulsion de « démarches créatives sur le territoire » que son poste représente. Elle m'explique les acteurs du projet urbain, son équipe à Plaine Commune, les partenaires de la ville de Saint-Denis. Elle revient sur les enjeux et sa conception de l'art.

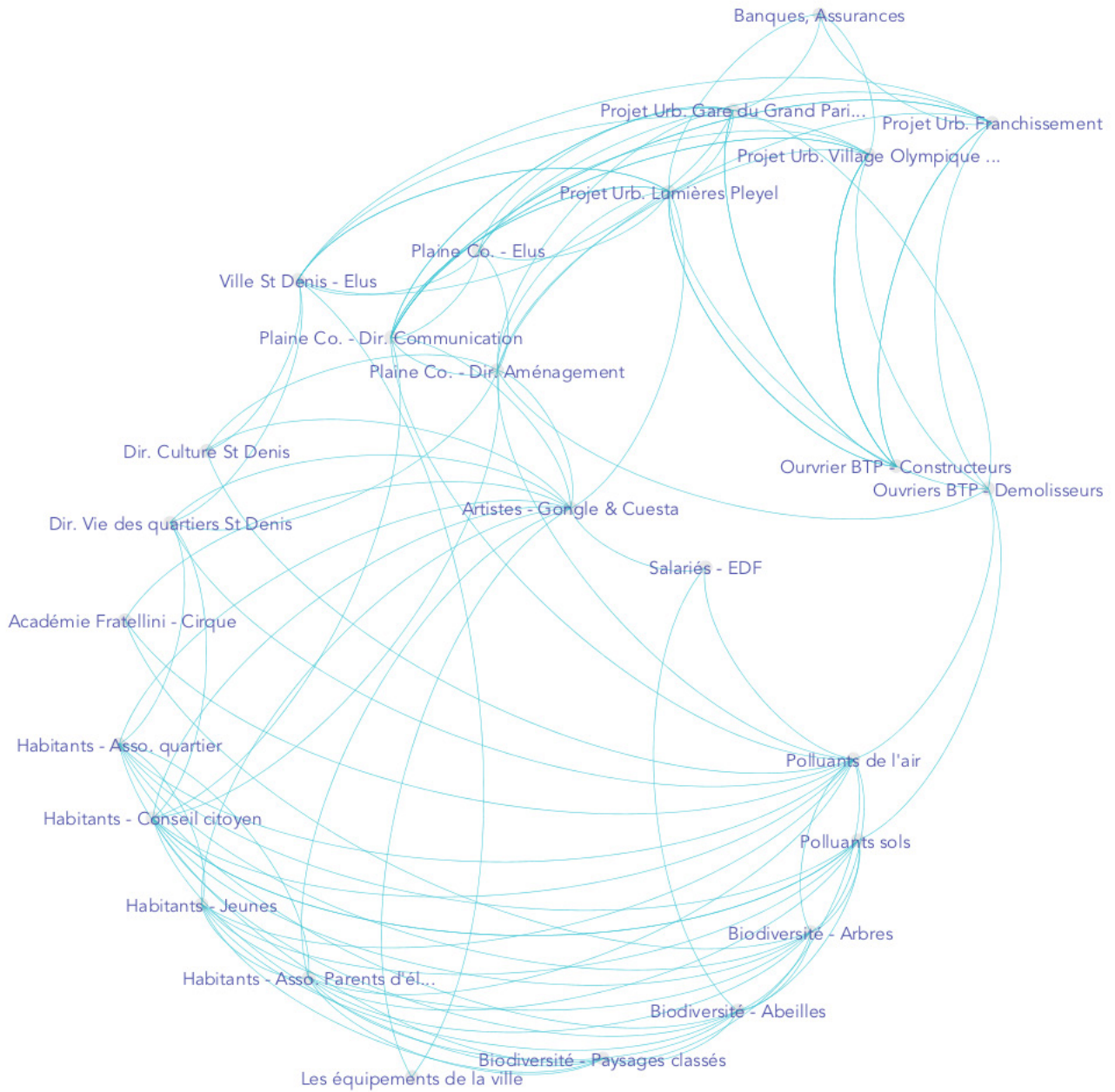
« Toutes ces aventures culturelles commencent dans un contexte de transformation urbaine. On considère que cette transformation urbaine produit un bouleversement social et émotionnel qu'il soit individuel ou collectif et on mobilise l'art et la culture pour accompagner cette mutation-là. (...) Les artistes posent une sensibilité sur une situation. Je fais appel aux artistes pour faire de l'en-commun ce qui est pour moi profondément culturel. (...) Les équipements culturels, comme une médiathèque ou un théâtre, sont souvent les grands absents de nos territoires (...) Dans l'accompagnement culturel de la transformation d'un quartier, il s'agit de proposer à la fois un rapport à l'art souvent incongru mais c'est aussi l'envie de créer du débat, proposer d'autres formes de débat et ainsi nourrir autrement la vie citoyenne dans une forme de démocratie participative dont les modalités sont souvent épuisées chez nous. »

Je ne saisis pas très bien qui est épuisé : la participation, la démocratie... C'est étrange une habitante le matin même a mentionné ce terme. Je questionne Valentine et les autres acteurs du territoire présents... Il semblerait que les injonctions de transformation urbaine se traduisent au quotidien par un épuisement généralisé. Épuisement des agents du territoire, épuisement des habitants, épuisement de la biodiversité, épuisement des résistances, épuisement de la démocratie, épuisement de la vie d'un quartier.

Alors les artistes dans tout ça viennent redonner « vie », elles proposent des expériences à vivre ensemble là où il n'y en avait presque plus. Elles viennent ressourcer les épuisés, elles viennent faire dialoguer ceux qui ne parlent plus, elles viennent « rendre acteurs » les spectateurs du territoire, elles viennent redonner du pouvoir d'agir, elles animent le *pouvoir du dedans*, elles remettent du lien et des interactions dans le socio-écosystème à bout de souffle...

Mais elles ne peuvent rien pour ceux qu'on a violemment éradiqués de la carte, pour ceux qui n'ont plus d'avenir avec les lieux, pour ceux qui n'ont plus de vie ici...

BINÔME #5 — ÉCOSYSTÈMES ET DES INTERACTIONS SOCIALES
Joanne Clavel, docteure en Ecologie et Evolution rattachée
au Museum d'Histoire Naturelle et chercheuse associée au
département de danse de l'Université Paris 8, et **Valentine**
Roy, chargée de mission culture au sein de Plaine Commune



Lisa Stansbie, doyenne de la School of Art, Architecture, Design de Leeds Beckett University, et Alexandra Cohen, co-directrice de la coopérative CUESTA

« RENCONTRE ENTRE ARTS ET SPORTS, L'EXEMPLE DE LA GRANDE-BRETAGNE »

propos recueillis et traduits par Alexandra Cohen

Lisa Stansbie est une artiste et une chercheuse. Elle est la doyenne de la School of Art, Architecture and Design de l'Université de Leeds Beckett. Elle mène actuellement un travail d'investigation artistique et théorique autour des arts et du sport. C'est une recherche collaborative, qui vise à ouvrir les frontières entre les disciplines, à créer du savoir et des projets. Elle est membre du groupe *The Fields of Vision*, qui œuvre à la promotion des liens entre arts et sport sur le plan théorique comme dans les pratiques.

Elle ne pouvait pas se joindre à nous pour le workshop mais nous avons pu la contacter par Skype afin de lui poser quelques questions.

Quelles formes prend la rencontre entre arts et sports ? À travers quelques exemples, historiques et actuels, pouvez-vous nous indiquer des typologies et nous raconter les rencontres fécondes à vos yeux ?

Historiquement les Jeux Olympiques signent la rencontre de l'art et du sport, mais depuis ces deux domaines ont le plus souvent été traités à part. Ce qui fonctionne bien, c'est quand les artistes sont intégrés dans des équipes sportives ou au sein de groupes pratiquant un sport, notamment à travers des projets de résidences longues. Un autre cas intéressant c'est celui d'artistes pratiquant eux-mêmes un sport¹.

Run Run Run est un projet porté par Dr Kay Syng Tan, artiste et coureuse à pied. Elle organise des séminaires valorisant la course comme une forme d'art en soi, qui permet d'aborder des questions de genre, corps, âge, immigration... Pour elle, courir brise les barrières et ouvre des problématiques essentielles.

Je pense aussi à Jason Minsky et sa résidence artistique à Leeds dans le stade de cricket et rugby. Il a interagi avec les équipes sportives, le personnel du stade, les différentes communautés² locales. Au fil de sa présence dans le stade, il s'est intéressé à l'architecture, aux règles du jeu, à l'utilisation de l'espace, aux hymnes des équipes... Il a produit des photos, des films, des sculptures qui représentent la vie du stade et des acteurs. Il a su représenter la passion qui habite ce

lieu et créer des ouvertures et des formes de dialogue avec le quartier.

À l'échelle européenne, je voudrais mentionner ce projet de coopération soutenu par un financement Europe Créative : *EX(S) PORTS* est porté par trois partenaires européens, L'Entorse³ (Lille, FR), East Street Arts (Leeds, UK) et le Vooruit (Ghent, BE). Ce projet de 2 ans vise à construire des ponts entre arts et sports à travers les trois pays. Partant du sport comme un vecteur de mobilisation massif, si l'on pense aux 70 millions d'Européens pratiquant un sport, le projet vise à travers ces liens à développer les publics et les formes d'inclusion sociale. C'est aussi un levier pour penser de nouveaux modèles économiques plus innovants. Trois thèmes sont retenus par les partenaires pour mettre en valeur les liens arts/sports : art et vélo, sports d'eau, sports collectifs et identités.

Le champ de l'art peut apprendre du monde du sport, plus ouvert, mieux outillé pour rassembler des communautés et des audiences diverses. Vice-versa, le champ du sport peut bénéficier de l'approche artistique pour conceptualiser de façon innovante ses propres méthodes, esthétiques, outils. La rencontre entre les deux permet de poser et de représenter de façon enrichie les questions communes qui les traversent : compétition, entraînement, pratique, performance, rapport au corps... Il y a des enjeux sociaux et politiques dans la mise en relation de ces domaines.

Quels sont les groupes, les collectifs que ces rencontres contribuent à créer ? Qui a intérêt à ce que ces rencontres se fassent ?

Le sport bénéficie en général d'une grande fréquentation, de publics variés, beaucoup plus que l'art dans lequel des formes d'élitisme perdurent. L'art peut apprendre beaucoup sur la façon d'engager des audiences variées, de monter des projets impliquant des communautés. Il peut aussi apporter de nouveaux publics dans le champ du sport, donc il s'agit bien pour chacun d'enrichir son spectre.

En Angleterre, le sport et la culture relève de la même institution gouvernementale : Department for Digital, Culture, Media & Sport. En réalité il y a peu de rencontres, alors que c'est un potentiel pour une convergence dans les modes de financements, d'organisation. À l'université de Leeds, les deux départements sports et arts travaillent ensemble, cette collaboration produit des effets.

Les Olympiades culturelles⁴ sont une vraie opportunité pour la rencontre et le croisement des acteurs. Surtout dans la version héritage, c'est-à-dire quand les projets perdurent au-delà des Jeux : c'était une promesse des Olympiades britanniques. Mais pour assurer l'héritage, il faut que le

financement soit prévu dès le début, c'est clé. L'ensemble du budget des Olympiades en Angleterre a dépassé 150 millions d'euros, financés par Arts Council England, Legacy Trust UK et le Olympic Lottery Distributor. Plus de 500 événements ont été organisés dans tout le pays pendant 4 ans avec un point culminant pour le London 2012 Festival au moment des JO. Sur un territoire donné, par exemple le Yorkshire, le budget des Olympiades est seulement de 2,5 millions.

Justement, comment la question du territoire est posée dans le cadre des Olympiades culturelles ?

Les meilleurs projets sont ceux qui développent un fort ancrage local. C'est le cas par exemple de Sea Swim qui fait partie du projet Imove, développé dans le cadre des Olympiades dans le Yorkshire, et qui s'est prolongé. Sea Swim explore les relations entre la ville de Scarborough, la natation dans la mer (du Nord !) et la créativité. Il a été lancé par deux artistes vivant à Scarborough, il a donné lieu à la création de multiples œuvres liées à l'expérience de nager dans la mer (œuvres visuelles, poésie...). Tout part d'une expérience partagée de se baigner ensemble, puis d'en parler, d'écrire, de créer, de publier... C'est une autre façon de faire communauté, de vivre cette ville et son paysage. L'impact a été très fort sur les habitants et la cohésion à l'échelle de la ville.

Ce type de projets a eu beaucoup plus d'effets que les grandes sculptures ou les interventions sur les bâtiments des Jeux. Dans le cas de la tour d'Anish Kapoor, on peut se demander quelle connexion entre les Jeux, le sport, la ville et cette installation. L'intérêt des Olympiades c'est de diffuser partout dans le pays l'esprit des Jeux, pour tous ceux qui ne vont pas à Londres assister à un événement – pour la plupart des gens en fait...

La question de l'héritage est cruciale, c'était le cas déjà en Grèce, avec la réutilisation des bâtiments. Au-delà des équipements, le prolongement des dynamiques des acteurs est à penser et à accompagner.

Vous avez lancé en avril 2017 un manifeste⁵ qui propose des pistes d'action pour rendre plus effectives cette rencontre, quels effets ?

Ce manifeste a été écrit à la suite d'une série de séminaires dans tout le pays. Il vise à encourager le rapprochement des disciplines et le passage à l'action. Un manifeste ça sous-entend qu'il soit signé : les acteurs artistiques, sportifs à l'échelle locale ont facilement signé. C'est plus difficile d'avoir les acteurs de grande échelle et surtout les institutions publiques et gouvernementales en signataires. L'enjeu est de le faire circuler, de toucher l'endroit où se font les politiques. Néanmoins aujourd'hui il représente un vrai groupe qui s'engage

dans des projets, dans des activités, des workshops, des publications. Les politiques sont sensibilisés mais ne signent pas.

L'engagement doit aussi être plus grand dans la communauté académique, pour nous l'intérêt d'un projet de recherche c'est qu'il vise des effets sur les communautés. Les collaborations entre monde de la recherche, de l'art et du sport sont essentielles si on veut faire avancer cette réflexion innovante en produisant plus de projets et en diffusant plus largement les résultats. C'est pour cela qu'une démarche comme la vôtre est intéressante !

¹ C'est le cas de Lisa qui pratique la natation. En réalité elle a donc trois pratiques qui se nourrissent les unes les autres : art, recherche, sport. Elle ne les a pas mentionnés, mais certains de ses projets mettent en jeu ces trois pratiques, c'est le cas de Chanel swimming, qui part de l'expérience d'acclimatation à l'eau froide pour construire un projet de recherche, sportif et de création artistique.

² Nous faisons le choix de traduire le terme de « community », le plus souvent précédé par l'adjectif « local », par celui de communauté, peu utilisé dans le contexte français et francophone mais qui recouvre une réalité essentielle dans le cadre de projets artistiques de territoire.

³ L'Entorse, association basée à Lille, a initié un festival réputé autour des liens arts/sports. Célébrant chaque année pendant 10 ans un sport, le festival proposait performances, projets publics, discussions, ateliers impliquant des artistes locaux et internationaux. C'était l'occasion d'aborder tous les champs de savoir à travers un angle mobilisateur et fédérateur. En automne 2017, la Métropole européenne de Lille, financeur principal de l'association, s'est retirée entraînant la fermeture de l'Entorse et la fin du festival. « On n'écouterà plus de basket beatbox cadencé par des dribbles. On ne jouera plus au barbie-foot. On n'escaladera plus la pensée de Jacques Lacan. On ne sondera plus l'âme des luchadores mexicains sous leur masque éclatant... » (La Voix du Nord, 25/09/2017)

⁴ C'est désormais une composante attendue de la part des villes organisatrices des Jeux pendant 4 ans avant l'événement. Dans la perspective des JO à Londres en 2012, l'objectif était un large programme mettant la culture et l'éducation à l'honneur en lien avec le sport, pour inspirer la jeunesse et célébrer les cultures multiples du pays ; un programme porté par et pour les différentes communautés.

⁵ Fields of Vision, <https://artsinsport.wordpress.com>

Léa Donguy : « Pour commencer je suis doctorante, je suis apprentie chercheuse. J'ai un statut un peu hybride à la fois étudiante, chercheuse et enseignante. Je commence ma 4^{ème} année de thèse en géographie, à l'Université d'Artois mais je vis à Paris. Je travaille sous la direction de Madame Anne Volvey. Je mène ma thèse en Géographie de l'art. La géographie de l'art ce n'est pas une discipline établie, c'est quelque chose qui est en construction qui rassemble à la fois des géographes et des urbanistes. Quand je parle de géographie de l'art, j'entends le fait de travailler sur la création dans sa capacité à révéler des enjeux spatiaux au sens large : territoriaux, économiques, sociaux ça peut aussi être des questions environnementales ; toutes les dimensions de la spatialité qui peuvent être étudiées au prisme de la création artistique. C'est pour ça que l'idée d'une recherche-création m'intéresse. J'estime qu'à partir du moment où on travaille sur la création artistique, on comprend que la création spatialisée, donc qui a à faire avec des questions d'espace, est une nouvelle manière d'écrire la géographie ; les géographes utilisent de manière assez traditionnelle l'écriture mais aussi la carte. Je pense que les artistes amènent de nouveaux modes d'écriture de la géographie. Ils ont des manières de produire qui sont intéressantes pour les géographes et qui désaxent nos méthodes, nos manières de faire, les interrogent et peuvent être très révélatrices, beaucoup plus parfois que les méthodes traditionnelles de géographie marquées par une approche positiviste qui s'appuie sur des principes comme la distance, l'objectivation. J'avais envie pour cet atelier justement d'interroger mes propres pratiques en tant que chercheuse en géographie ; comment on peut hybrider ? Est-ce que ça fonctionne ? Est-ce qu'on parle la même langue ? Est-ce qu'on arrive à travailler ensemble ou non ? »

Joanne Clavel : « Je suis Joanne Clavel, je suis écologue de formation, j'ai travaillé pendant 10 ans au Museum d'histoire naturelle sur le déclin massif de la biodiversité en travaillant sur une facette un peu moins connue de la biodiversité qui est la spécialisation des espèces. D'autre part j'avais une pratique de la danse, j'avais un collectif d'artistes, une des premières orientations que j'avais commencé à avoir c'était de poser la question : est-ce que les arts peuvent être des médiateurs pour les questions écologiques ? Depuis peu je m'intéresse à ce que seraient des expériences de nature aussi bien dans les espaces urbains que dans les espaces à forte naturalité. Ce qui m'intéresse beaucoup c'est de venir interroger ce grand partage entre nature et culture, mais en faisant un pas de côté, en interrogeant la séparation entre corps et esprit, entre individu sujet et milieu. Ça vient d'un travail que je fais depuis 2011 avec un groupe de recherche à Paris 8 sur les pratiques somatiques, nées en occident au 19^{ème} siècle. J'ai essayé de montrer en quoi elles participaient à une créativité environnementale face à la dégradation de l'environnement ; ce sont des pratiques qui font cohabiter la question des sens et de la biologie avec la question du sensible. Elles sont énormément utilisées dans le monde de la danse contemporaine, soit comme échauffements soit comme soins, comme cure, voire comme processus de création. Ça a donné lieu à un travail de modèle de corps qu'on a nommé écosomatique pour repenser le corps comme un écosystème mais aussi son intercorporalité avec les humains et les non-humains.

Pour moi c'est un peu nouveau les questions en lien avec le territoire. Votre projet c'est vraiment un projet qui est sur un territoire et dont les enjeux sont importants et qui est venu convoquer des artistes comme experts du sensible pour apporter un nouveau regard sur les lieux. Et moi je m'intéresse pas mal à ce qu'est cette approche sensible des lieux, cette attache des habitants, qu'ils ont à la fois avec des traits du paysage et du quotidien, qui fait qu'une part d'eux est dans les lieux et qu'une part des lieux est en eux. Il me semblait que dans ce type de démarches, c'est des choses qui ont pu être mises en avant. Et vous avez fait aussi une co-construction avec les habitants, j'étais contente de les rencontrer ce matin. »

Sécolène Pruvot : « Je suis chercheuse en sociologie urbaine, professionnelle de la culture et militante pour une Europe démocratique, culturelle et égalitaire. Depuis de nombreuses années j'accompagne également le programme européen URBACT qui met des villes en réseau et promeut le développement urbain intégré et durable. Mon profil de chercheuse est celui d'une professionnelle qui se relance dans la recherche. Je suis doctorante en sociologie urbaine dans le programme URBEUR à l'Université de Milan-Bicocca, un programme dédié aux villes européennes. Je travaille sur l'impact social de l'art. J'ai aussi une expérience professionnelle de production et l'accompagnement de projets, je suis directrice culturelle d'Alternatives Européennes qui promeut la démocratie et l'égalité au-delà des états nations et organise — entre autres — le festival TRANSEUROPA, festival culturel, artistique et politique qui se déroule tous les deux ans dans une ville différente. Je travaille notamment à l'intégration des productions artistiques dans la réflexion sur le futur de l'Europe et son fonctionnement démocratique. Actuellement, nous sommes engagés dans un projet de recherche européen H2020 sur la co-création dans les quartiers en difficultés avec les universités de PUC-Rio, Oxford Brookes et Bath. Dans ce cadre, nous réalisons une recherche sur la co-création sur le territoire de Saint-Denis. L'objectif est d'identifier des éléments de réussite et les changements que peuvent apporter des projets de co-création. J'ai eu un entretien avec Pierre Hiault, chargé de projet à la direction de l'aménagement de Plaine commune. J'ai pu échanger sur le projet pour en avoir un aperçu par un témoin. Mon objectif à travers cet atelier est de comprendre ce qui a pu fonctionner et ne pas fonctionner dans ce projet, pourquoi et comment. La question des attentes des acteurs du projet, que ce soit les commanditaires, les porteurs de projet GONGLE et Cuesta, les habitants, les usagers. Leurs divergences possibles m'intéressent particulièrement. Comment ces différentes attentes ont-elles pu s'articuler et influencer la mise en place du projet ? »

Thomas Horeau : « Je m'appelle Thomas Horeau, je suis docteur en études théâtrales, actuellement au chômage puisque je viens de terminer mes deux contrats d'ATER au département d'Arts du spectacle de l'université de Caen. J'ai fait ma thèse sur les relations esthétiques et culturelles entre le champ théâtral et le champ du jazz. Plus concrètement, ça c'est traduit par une étude que je pourrais qualifier de tentative d'écrire une histoire scénique du spectacle de jazz. J'ai tenté de mettre en évidence le fait que le jazz n'a pas toujours été considéré comme un genre strictement musical, qu'il a aussi relevé du spectaculaire. J'essaye notamment d'établir une corrélation entre d'une part le processus de sédimentation du jazz dans la forme concert, soit l'abandon d'une partie de ce qui constitue son identité à sa naissance, et d'autre part, sa légitimation, sa reconnaissance par les institutions et par le champ académique en tant qu'art digne de ce nom.

Ça fait 10 ans que je m'intéresse au travail de GONGLE, je suis d'ailleurs membre de l'association. On avait en commun cette préoccupation de faire dialoguer des disciplines apparemment éloignées (l'art et le sport ; le théâtre et le jazz). Quand je donnais des cours à Paris 8, je me suis également intéressé aux dramaturgies documentaires, et là, le lien avec le travail de GONGLE était encore plus évident. On a travaillé ensemble et on a imaginé des protocoles d'écriture de théâtre documentaire qu'on a pu expérimenter dans nos pratiques respectives, c'était aussi l'occasion d'essayer de définir ce genre dont les contours sont encore flous.

En ce qui concerne mes attentes vis-à-vis de ces journées, j'attends simplement de rencontrer des gens qui ne font pas la même chose que moi, qui ont d'autres préoccupations, et qui peuvent donc m'apprendre à m'intéresser à des choses que je ne connais pas. J'aimerais bien aussi préciser cette histoire de « recherche-crédation ». C'est une notion que je rencontre de plus en plus souvent dans le champ académique, mais je ne suis pas sûr de bien comprendre de quoi il s'agit. Ça m'intéresse de voir quelle forme ça prend concrètement. »

Patrick Mignon : « Je suis chercheur, aujourd'hui retraité, principalement de l'INSEP – Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance. J'ai été responsable du laboratoire de sociologie du sport à partir de 1998. Auparavant j'ai été de 1982 à 1996 un chercheur précaire, contractuel, je préparais ma thèse sur la production sociale du rock. La question était de savoir qu'est ce que voulait dire ce mot, comment était-on parvenu à construire un univers culturel et social dans lequel les gens se reconnaissent ? Assez vite je me mets à travailler sur le football et les supporters de foot. Parce que connaissant l'Angleterre par la musique, je connaissais les sous-cultures anglaises et donc les sous-cultures qui étaient à la fois dans la musique et dans le foot. Je deviens un spécialiste du supportérisme et des hooligans. Une fois ma thèse soutenue, je rentre à l'INSEP en 1996 sur la base de mes compétences acquises sur le sport. Dès mon arrivée, je découvre quelques nouveaux thèmes de recherche qui me font réutiliser les lectures que j'avais faites dans mes recherches sur le rock et qui concernaient la sociologie de la culture et de l'art. En effet, on me dit à l'INSEP : « le foot c'est fini pour vous parce que maintenant vous allez devoir vous occuper du vrai sport ». Du coup, je me retrouvais avec une question classique en sociologie de l'art de la signification de la distinction amateur/professionnel. Ma rencontre avec Nil est à la conjonction de mes travaux sur les supporters et sur l'enseignement de M2 que j'avais démarré à l'INSEP sur la relation entre sport et art. L'objectif était pour moi de mettre en relation deux univers qui avaient de nombreux points communs : la relation amateur/professionnel ; la double signification de performance comme production d'une action, courir le plus vite possible, et comme spectacle, se produire devant un public ; d'être dans des activités de vocation quand on est sportif ou artiste, etc.

Mes attentes par rapport à l'atelier ? C'est pour une bonne partie une question d'opportunités. Et puis dans une partie de mon travail, il y avait très vite une interrogation sur les grands événements sportifs qui à partir des années 1990 deviennent des opérations ambitieuses et contraignantes pour les villes qui se portent candidates pour les Jeux Olympiques. J'ai suivi le développement de la candidature de Paris pour les JO de 2012, mais aussi celles d'Athènes, d'Albertville, Lille et de Rio. J'ai les mêmes interrogations pour Paris 2024. Il y aura des retombées positives, mais on sait bien aussi qu'il y aura des conséquences qui ne seront pas totalement positives pour les habitants. »

Charlotte Arnaud : « Après un BTS design d'espace où j'acquiers des notions d'urbanisme et d'architecture, je passe trois ans à l'ENSATT Lyon où je me spécialise dans la scénographie théâtrale. J'y travaille avec Gwenaël Morin, Séverine Chavrier, Anne-Laure Liégeois, et finis par écrire un mémoire sur l'idée d'un théâtre vernaculaire, cherchant à appliquer au spectacle vivant une notion importée du domaine de l'architecture. Je poursuis cette recherche par la suite en travaillant avec les architectes-constructeurs Nicolas Henninger et Frédéric Keiff à Londres, puis avec le groupe d'artistes et de chercheurs GONGLE. J'accompagne GONGLE depuis 2016 en tant que régisseuse et scénographe, sur le projet du TERRAIN DES NÉGOCIATIONS d'abord puis sur Le Terrain, le joueur et le consultant. Je travaille en parallèle avec la compagnie de théâtre documentaire Fictions Collectives qui alimente ses réflexions autour d'un théâtre ancré dans le réel. Ce workshop est l'occasion pour moi de prendre du recul par rapport au projet LE TERRAIN, LE JOUEUR ET LE CONSULTANT, le temps de l'intégrer à une réflexion plus large, l'insertion d'un temps de recherche dans ma pratique de scénographe. »

Lisa Stansbie est une artiste et une chercheuse. Elle est la doyenne de la School of Art, Architecture and Design de l'Université de Leeds Beckett. Elle mène actuellement un travail d'investigation artistique et théorique autour des arts et du sport. C'est une recherche collaborative, qui vise à ouvrir les frontières entre les disciplines, à créer du savoir et des projets. Elle est membre du groupe The Fields of Vision, qui œuvre à la promotion des liens entre arts et sport sur le plan théorique comme dans les pratiques.

Elle ne pouvait pas se joindre à nous pour le workshop mais nous avons pu la contacter par Skype afin de lui poser quelques questions.

LE TERRAIN, LE JOUEUR ET LE CONSULTANT est un projet d'accompagnement artistique des transformations urbaines du quartier Pleyel à Saint-Denis, initié par Plaine Commune et la Ville de Saint-Denis, mené par la coopérative culturelle CUESTA et le groupe d'artistes et de chercheurs GONGLE.

+ d'infos, + de détails, + de photos, + de sons :
<http://leterrain-lejoueur-leconsultant.tumblr.com>

Achévé d'imprimer en novembre 2018.

Compilation de textes écrits par les équipes de Pleyel : GONGLE & CUESTA

Conception éditoriale : GONGLE, CUESTA & EXPOSERPUBLIER

Conception graphique : EXPOSERPUBLIER